

## LES VILLES DU BAS MOYEN-ÂGE : LES VILLES MANUFACTURIÈRES

ROBERTO GRECI  
Université de Parme

Un discours sur les différentes typologies de villes dans le Moyen-Âge méditerranéen renvoie, presque naturellement, à la réflexion qu'a conduit Max Weber sur la ville et, en particulier, sur la ville médiévale<sup>1</sup>. En effet, cette réflexion a dirigé une bonne partie de l'historiographie du XXe siècle, et bien qu'elle puisse être considérée comme dépassée, elle peut encore servir pour déterminer des lignes de développement communes – sinon pour construire de véritables modèles – et pour éviter un descriptif historique stérile.

Comme nous le savons, en définissant les modèles de villes, Weber se sert de deux critères : l'un social et l'autre historique. Le critère social détermine une distinction entre ville de lignées et ville populaire, alors que le critère historique détermine une distinction entre ville antique et ville médiévale. Les deux critères, en réalité, ne sont pas inconciliables, parce que la ville antique et la ville médiévale présentent des développements sociaux et politiques analogues : c'est-à-dire un passage du stade aristocratique au stade démocratique. Mais Weber va au-delà de ces deux critères, en décomposant la ville médiévale en une ville continentale-septentrionale et en une ville méditerranéenne ; et dans ce dernier cas le modèle prédominant se construit sur la réalité historique italienne. Qu'est-ce qui distingue ces deux dernières formes de villes ? Ce n'est pas l'orientation, loin de là, parce que dans ce cas le modèle de ville antique ne se représente pas dans la ville médiévale. La première, en effet, selon Weber, a une orientation politico-militaire, tandis que la seconde présente partout une orientation essentiellement économique. C'est donc sur les caractères économiques qu'il faut insister pour articuler, avec la plus grande précision, l'analyse de Weber sur la base de l'avancement de nos connaissances dans ce domaine et sans oublier le contexte politique et social.

Le titre du séminaire nous aide dans cette tentative puisqu'il nous propose une autre distinction : en effet, en se concentrant sur l'espace méditerranéen, il suppose l'existence parallèle de deux sous-modèles : celui de la ville côtière-marchande et celui de la ville essentiellement manufacturière de l'intérieur. Pour exami-

ner ces différents contextes, il est nécessaire de repenser à la variété avec laquelle se sont engagées les dynamiques de type capitaliste ; car c'est bien de celles-ci qu'il s'agit. À cette fin, il me semble nécessaire de revenir à la réflexion du médiéviste italien Gioacchino Volpe lequel, en abordant, avant même Henri Pirenne, la question de la naissance du capitalisme et des villes et en faisant le compte-rendu du travail classique de Werner Sombart, avait correctement formulé, à mon avis, le problème, en affirmant que « chaque ville dose différemment la quantité des divers éléments qui y concourent : terre, industrie, commerce de l'argent ou des produits manufacturés » jusqu'à conclure que le problème des origines (et je dirais aussi du développement) du capitalisme moderne « ne présente pas une solution unique »<sup>2</sup>. Il s'agira, alors, de localiser les différences, de cueillir les quantités et les façons avec lesquelles les divers ingrédients, partout présents, se mélangent, pour atteindre le résultat final. Dans cette intervention, qui doit être nécessairement synthétique, nous ne pouvons pas bien sûr analyser la grande variété de situations et d'entrecroisements. Nous nous servirons donc des exemples les plus connus ou particulièrement significatifs pour souligner des différences et amorcer des comparaisons, pour faire aussi certaines considérations sur les prémisses qui détermineront le cadre du Moyen-Âge tardif, en privilégiant les aspects généraux et structurels ; tout ceci devrait faire apparaître certaines questions fondamentales : 1. les origines du capital citadin et ses transformations ; 2. une description des caractères de l'économie des villes italiennes de l'intérieur au moment du grand développement (XIIe siècle) ; 3. les rapports des villes de l'intérieur entre elles et avec les centres côtiers ; 4. l'économie des villes de l'intérieur face à la crise (XIVe siècle) et à sa résolution (XVe siècle).

Le cas milanais nous est utile afin d'expliquer les problèmes de l'origine du développement. À ce sujet, nous disposons du travail de Cinzio Violante qui, en corrigeant la vision de Pirenne et en en contestant l'idée d'une radicale décadence économique pendant le haut Moyen-Âge, remet en question la « révolution commerciale » des siècles centraux du Moyen-Âge<sup>3</sup>. De plus, il introduit implicitement l'idée d'observer la

\*Le texte a été traduit par Florence Rigollet.

1. M. Weber, *Die Stadt*, in « Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik », XLVII (1920 - 1921), pp. 621 - 772, plus tard réédité en *Wirtschaft und Gesellschaft* ; voir maintenant M. Weber, *Economia e società*, IV (*Sociologia politica*), trad. it., Milan 1981, p. 328 et sqq. Voir aussi P. Rossi, *La città come istituzione politica: l'impostazione della ricerca*, dans P. Rossi (éd.), *Modelli di città. Strutture e funzioni politiche*, Turin 1987, pp. 5 - 27.

2. G. Volpe, *Medioevo italiano*, Florence, 1961, p. 264.

3. C. Violante, *La società milanese nell'età precomunale*, Bari, 1953. En général, voir R. Greci, *Nuoviorizzanti di scambio e nuove attività produttive*, dans Id. (éd.), *Economie urbane ed etica economica nell'Italia medievale*, Rome-Bari, 2005, pp. 75 - 150.

ville non pas isolément, mais comme une partie d'un ensemble complexe. La ville de Milan, qui se distingue rapidement des autres villes de la région, est vue comme la partie d'un système de communications et comme le nœud d'un réseau de villes ; sans ces pré-conditions, qui font de la plaine du Pô un *unicum*, les fortunes de la ville lombarde ne seraient pas compréhensibles. De plus, la vitalité et la coexistence de marchés ruraux et de marchés urbains témoignent de la synergie entre campagne et ville, entre seigneurs ruraux (déjà orientés vers le profit au IXe siècle) et le milieu urbain, dans lequel s'exerce le pouvoir épiscopal. De plus, la croissance démographique et la tendance de la ville à contrôler le territoire et à coordonner les pouvoirs présents dans celui-ci, sont des pré-conditions que nous ne pouvons pas sous-évaluer, parce qu'elles déterminent les développements successifs. L'histoire économique de la ville de la plaine du Pô est donc une histoire qui remonte loin dans le temps et qui présente une continuité essentielle. Il y aura des déplacements d'intérêts économiques vers l'occident (Provence), vers l'orient (Comacchio et puis Venise) et vers le continent (haut-Ticino), mais le contact avec les marchés méditerranéens ne disparaît pas, comme le démontrent indirectement les *Honorantiae civitatis Papie* (XIe siècle), et la présence de marchands de métier, de monnayeurs et de libres artisans est continue entre le VIIIe et le Xe siècle malgré le déclin de l'âge carolingien.

Parallèlement, la rente foncière se maintient sur de bons niveaux, comme le démontre l'évolution de la *curtis*, et le capital provenant du contexte rural peut trouver une place heureuse dans les activités citadines en phase de croissance : la profession du notaire en particulier montre l'augmentation des besoins juridiques et économiques de la société.

L'attention du pouvoir épiscopal pour le contrôle des voies de communication et, par la suite, le rôle et la montée de l'*Universitas mercatorum*, qui, parmi ses fonctions premières, a celle de prendre soin des routes, sont des démonstrations évidentes de l'intérêt continu de la ville pour maintenir des relations stables et avantageuses avec des marchés régionaux et suprarégionaux, revenus fondamentaux pour l'économie citadine : une ville de l'intérieur, en somme, qui regarde constamment au-delà de la plaine dans laquelle elle est située<sup>4</sup>.

Ce mélange est également évident dans le cas d'une autre ville intérieure de la Lombardie, plus petite : Plai-

sance. Plaisance est aussi une ville avantagée de par son emplacement dans un réseau d'itinéraires fluviaux et terrestres qui lui permettent de fréquenter Gênes et, de Gênes, les foires de Champagne (XIIIe siècle) et les grandes villes d'Europe du Nord (à la fin du siècle, les Placentins sont présents à Londres et Paris)<sup>5</sup>.

Mais pour rester dans le cadre de la Méditerranée, c'est pendant la deuxième moitié du XIIIe siècle (après le traité de Ninfeo) que les Placentins élargissent leur horizon mercantile vers l'outre-mer, toujours grâce à la médiation de Gênes ; nous savons qu'à Laiazzo, ils possédaient une loge avec des magasins et un tribunal marchand, et ils seront les derniers à partir de Saint-Jean-d'Acre. Leurs compagnies commerciales établies à Gênes leur permettent de maintenir des rapports avec le Languedoc et la Catalogne (Arles, Montpellier, Aigues-Mortes, Marseille, Narbonne et Barcelone) qu'elles approvisionnent, au début du XIVe siècle, en produits orientaux et desquelles elles exportent des matières premières, des peaux et des draps de laine en direction des marchés d'outre-mer, toujours grâce aux routes génoises. Leur fortune dépend donc, sans aucun doute, de leurs liaisons avec Gênes : une relation, cependant, qui montre également des marges significatives d'autonomie. Ils n'hésitent pas, par exemple, à abandonner Montpellier (contrairement aux Génois) lorsque Philippe le Hardi appelle les marchands italiens auprès de la ville royale de Nîmes pour les soustraire à leur dépendance vis-à-vis du roi de Majorque.

Les rapports des Placentins avec les milieux lombard et toscan, c'est-à-dire les marchands des plus grands centres économiques intérieurs de la péninsule italienne, sont aussi importants : le Placentin Folco Caccia est *capitaneus universitatis mercatorum lombardorum et toscanorum* et en tant que tel réussit à obtenir des privilèges pour la majorité des Italiens qui suivent les Placentins à Nîmes. L'existence d'une association de ce genre – quel que soit le rôle joué par les Placentins à l'intérieur de celle-ci – montre clairement comment la présence des Italiens sur les marchés étrangers était une réalité complexe qui impliquait des relations inter-citadines, présupposait un système ample et articulé, et sollicitait la conscience d'un intérêt commun pour le développement des activités économiques en terre étrangère et pour le maintien de contacts directs et sûrs avec le pouvoir. Il est frappant de voir qu'à l'intérieur d'un activisme aussi intense, alors que nous n'en sommes encore qu'au début du XIVe siècle, Milan soit encore à l'écart et que les Placentins apparaissent encore comme les protagonistes.

Milan, en effet, semble plus prudente pour élargir son horizon. Cela ne signifie pas qu'il n'existait pas d'intérêts commerciaux qui, comme nous l'avons vu,

4. E. Verga, *La camera dei mercanti di Milano nei secoli passati*, Milan, 1914 ; G. Martini, « *L'Universitas mercatorum* » di Milano e i suoi rapporti con il potere politico (secoli XIII - XV), dans *Studi di storia medioevale e moderna per Ernesto Sestan*, Florence, 1980, 2 vol., I, pp. 219 - 258 ; M. F. Baroni, *Il consolato dei mercanti a Milano nel periodo comunale*, dans « *Nuova Rivista Storica* », LIX (1975), pp. 257 - 287.

5. Sur Plaisance, voir. P. Racine, *Plaisance du Xe à la fin du XIIe siècle. Essai d'histoire urbaine*, I - III, Lille - Paris, 1979.

remontaient assez loin dans le temps, mais Milan, engagée à se garantir une position de supériorité dans le cadre régional et à assurer les besoins d'une population en forte croissance, n'oubliait pas de poursuivre, par exemple, une politique routière qui favorisait des rapports stables avec les zones côtières<sup>6</sup>. Plus tard, la politique des Visconti poursuivrait, de fait, des stratégies remontant à plus de cent ans en arrière, à savoir considérer Gênes et Venise comme deux objectifs fondamentaux : il existait déjà, au XIII<sup>e</sup> siècle, une *ruga mediolanensium* dans la cité lacustre, grâce à une série de traités commerciaux stipulés avec Venise. Mais cette impulsion sera plus forte au siècle suivant (puisque nous savons qu'une confraternité de Milanais est installée à l'église des *Frari*) et au cours de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, lorsque la présence d'un consulat marchand milanais sera attestée à Venise<sup>7</sup>. Ces relations croissantes avec Venise entraîneront même la réalisation de grands travaux, comme celui de ce canal qui permettait de rejoindre Pavie et qui favorisait les rapports directs avec la cité lacustre. Commencé pendant la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, le canal ne devint réellement navigable qu'en 1473, à l'époque de Galeazzo Maria Sforza. Nous devons toutefois avoir présent à l'esprit que de sévères contrôles vénitiens concernant les commerces, l'économie des villes padanes et toute la voie fluviale du Pô rendaient plus problématique l'expansion commerciale milanais vers l'Adriatique.

L'évolution des relations économiques entre Gênes et Milan, en revanche, est assez différente, ayant été précédemment favorisée par la robuste pénétration placentine (que la politique milanais dans la cité voisine dirigeait vers ses propres intérêts) et par la plus grande liberté garantie par les fluctuations de la politique génoise. Ce n'est pas un hasard si, malgré la fréquentation milanais à Gênes, il n'existe pas de traités entre les deux villes, et ce jusqu'en 1430. Nous savons aussi qu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, les Visconti auraient voulu attirer les Allemands à Gênes afin de transformer Milan en centre d'échanges marchands entre les territoires de l'Europe centrale et la Méditerranée, en concurrence avec Venise. Le projet en réalité n'eut pas de succès, mais une certaine importance, puisqu'il fut de nouveau proposé en 1471 sur la base d'une initia-

tive conjuguée de marchands allemands et de marchands milanais, impliqués massivement et de façon réciproque dans les échanges de futaines et de métaux. Au cours de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, nous avons enfin un consulat milanais à Gênes et la stabilité des rapports économiques se traduit même par une domination politique directe, bien qu'irrégulière, durant tout le XV<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>.

Le démarrage de la présence milanais à Gênes coïncide donc avec le succès de la dynastie viscontienne, de ses choix de politique territoriale ainsi que des faveurs qu'elle réserva à la classe marchande pour obtenir un appui politique et des avantages fiscaux. Il se crée donc, malgré la structure féodale de l'État milanais, une relation fondamentale entre le pouvoir politique et les intérêts économiques. En Catalogne, l'affirmation milanais remplace la présence placentine précédente, qui est quasiment contrainte de se déplacer dans la partie la plus occidentale de la péninsule Ibérique (Andalousie et Portugal) de manière stable, coupant ainsi les rapports avec leur ville d'origine, laquelle fut privée des avantages que le commerce international pouvait garantir à l'économie locale, et en particulier aux possibles développements d'une activité manufacturière qui remplaçait l'activité financière en phase de déclin<sup>9</sup>. La faillite de la banque placentine des Leccacorvo, active à Gênes au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, avait représenté un tournant pour la classe entrepreneuriale locale et avait sollicité une reconversion du capital financier<sup>10</sup>. On tenta un développement de l'industrie textile locale (*pignolati*), mais la tentative n'entraîna pas, à ce moment-là, un démarrage significatif de l'activité. La population citadine n'était pas nombreuse, le marché régional voyait la concurrence d'autres villes (la voisine Crémone) et l'activisme commercial des Placentins était en train de s'affaiblir.

Le résultat final fut donc d'un tout autre genre. Les Leccacorvo – comme d'autres grandes familles placentines –, présents jusqu'à ce moment-là dans le commerce international et dans la finance, provenaient de la classe aristocratique et seigneuriale, et avaient de forts liens avec la terre. La crise de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle et la situation suivante qui, comme nous le verrons, sera de plus en plus difficile pour la scène internationale, finiront par orienter progressivement ces

6. Sur la politique routière de Milan, voir G. Soldi Rondinini, *Le vie transalpine del commercio milanese dal sec. XIII al XV*, dans *Felix olim Lombardia. Studi di storia padana dedicati dagli allievi a Giuseppe Martini*, Milan, 1977 ; L. Frangioni, *Milano e le sue strade: costi di trasporto e vie di commercio dei prodotti milanesi alla fine del Trecento*, Bologne, 1983.

7. Pour les relations entre Milan et Venise, voir P. Vaccari, *Uno sguardo ai nuovi rapporti di scambio commerciale tra Lombardia e Venezia nei secoli XIV e XV*, dans *Studi in onore di Amintore Fanfani*, III, Milan, 1962, pp. 559 - 576 ; mais voir aussi C. Cantù, *Scorsa di un lombardo negli archivi di Venezia*, Milan-Vérone, 1856. On citera aussi, sur ce sujet, Frangioni, *Milano e le sue strade, cit.*

8. Sur les événements politiques, voir F. Cognasso, *I Visconti*, Milan, 1966 et C. Santoro, *Gli Sforza*, Milan, 1968 ; mais voir aussi G. Soldi Rondinini, *Saggi di storia e storiografia visconteo-sforzesche*, Bologne, 1984, p. 111 et sqq.

9. Sur la présence placentine au Portugal, voir G. Albini, *Per una storia degli italiani in Portogallo: l'archivio di « Nossa Senhora do Loreto »*, dans « Nuova Rivista Storica », LXVI (1982), pp. 142 - 148.

10. R. S. Lopez, *La prima crisi della banca di Genova (1250 - 1259)*, Milan, 1956 ; F. Guerello, *La crisi bancaria del piacentino Guglielmo Leccacorvo (1259)*, dans « Rivista storica italiana », LXXI (1959), pp. 292 - 311.

familles vers l'investissement foncier et l'engagement politique. À travers les achats de terres, de châteaux, de moulins et de droits d'eau, le capital entrainé dans le *contado* où il trouvait l'occasion d'investissements productifs. La rente foncière était certainement inférieure à celle garantie par les activités commerciales et financières (5% contre 25%), mais plus sûre dans un climat de difficultés croissantes au sein des relations internationales et plus satisfaisantes sur le plan social<sup>11</sup>.

Il faut aussi considérer que, sur un plan général, les Placentins ne réussirent pas à réduire l'élan des Florentins qui financèrent l'entreprise de Charles d'Anjou en Italie, dépassant ainsi leurs concurrents dans leur relation privilégiée avec le Saint-Siège. En réalité, les Placentins auront une autre occasion d'entrer au sein des activités financières et internationales pendant le pontificat de Grégoire X. Le pape, qui venait de Plaisance, les chargerait de transférer d'Angleterre les fonds nécessaires à l'organisation des Croisades ; mais il s'agit d'une occasion temporaire et exceptionnelle. D'ailleurs, la tentative des compagnies placentines d'affronter la concurrence en s'y associant ne réussit pas ; les rassemblements qui en résultèrent étaient destinés à subir les coups de la confrontation politique et se révélèrent donc peu avantageux pour les intérêts généraux de la ville : Scotti-Rustigazzi d'un côté et Landi-Anguissola de l'autre semblaient même annoncer une banque guelfe contre une banque gibeline, toutes deux ennemies. En tout cas, rien ne pouvait plus arrêter l'avancée florentine, favorisée par l'affirmation de la monnaie en or (dont elle était dotée) et par le développement d'une importante manufacture textile qui, à ce moment-là, pouvait compter sur les marchés méridionaux et siciliens pour l'acquisition de matières premières et pour la vente de produits finis.

En Lombardie, Crémone, elle aussi située sur le Pô, se développe de manière précoce du point de vue commercial, au point que nous retrouvons des habitants de Crémone en Champagne aux côtés des Placentins. Mais ceux-ci sont aussi attentifs, autant que les Milanais, aux débouchés méditerranéens, parce qu'à la fin du XIIIe siècle ils sont documentés sur Pise (favorisés par le réseau de relations gibelines) et au début du XIVe siècle sur Gênes. Les rapports avec Venise étaient favorisés par la voie fluviale du Pô et par le commerce du sel, que Venise importait à Crémone et que Crémone redistribuait dans les autres villes lombardes. En plus du sel, Venise ravitaillait Crémone en coton qu'elle négociait ensuite en Lombardie et en Toscane. L'intérêt commercial pour le coton permet à Crémone de mettre sur pied, en ville, une importante industrie

de futaines soutenue par les succès de la politique populaire qui met à la disposition des producteurs des installations publiques coûteuses (les moulins à foulon). La production de futaines invite à reverser des investissements de la sphère commerciale vers la sphère productive en faisant croître l'artisanat en ville, en affaiblissant la vocation commerciale de Crémone. Il serait plus juste de dire que l'activité commerciale de Crémone devient essentiellement sédentaire ; la ville devient le siège régulier de compagnies marchandes de Plaisance, de Florence, de Pistoia (mais aussi de Venise) qui, à Crémone, vendaient du coton et qui, depuis Crémone, exportaient des tissus de coton. La fabrication de *pignolati* représentera la vocation industrielle de la ville et restera importante tout au long du XIVe siècle<sup>12</sup>.

Milan (et la Lombardie) ont donc été substitués progressivement à Plaisance dans le commerce méditerranéen orienté vers la péninsule Ibérique<sup>13</sup>. En Catalogne nous voyons se fixer de petites entreprises commerciales milanaises à base familiale, peu comparables aux grandes compagnies italiennes de la période précédente, mais suffisamment fortes pour soutenir le besoin que le développement des industries lombardes avaient des laines espagnoles de qualité. Entre 1370 et 1390 la laine de San Matteo s'affirme sur le marché milanais, au moins jusqu'à la seconde moitié du XVe siècle, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'industrie lainière citadine connaisse, grâce à ces ravitaillements, une forte

12. P. Mainoni, « *Cremona l'Italie quondam potentissima* ». *Economia e finanza pubblica nei secoli XIII - XIV*, dans G. Andenna et G. Chittolini (éd.), *Storia di Cremona. Il Trecento. Chiesa e cultura (VIII - XIV secolo)*, Crémone, 2007, pp. 318 - 373 et L. Frangioni, « *Cremona, terra di boni marchatanti* », *ibidem*, pp. 374 - 393.

13. Pour la présence italienne en Catalogne, on citera M. T. Ferrer i Mallol, *Els italians a terres catalanes (segles XII - XV)*, dans « *Anuario de Estudios Medievales* », X (1980), pp. 393 - 467. Mais voir aussi P. Mainoni, *Mercanti lombardi tra Barcellona e Valenza nel Basso Medioevo*, Bologne, 1982 ; L. Frangioni, *Milano e i Paesi catalani nel carteggio Datini di fine Trecento*, dans « *Archivio storico lombardo* », CXVIII, 1992, pp. 37 - 127. D. Igual Luis y G. Navarro Espinach, *Relazioni economiche tra Valenza e l'Italia nel basso Medioevo*, dans « *Medioevo. Saggi e Rassegne* », 20 (1995), pp. 61 - 97 ; G. Navarro Espinach, *La presencia de grupos extranjerios en la corona de Aragón (siglos XIII - XV)*, dans *La Corona de Aragón en el centro de su historia, 1208 - 1458. Aspectos económicos y sociales*, Congreso 24 - 26 novembre 2009 (Director científico Ángel Sesma Muñoz), Gobierno de Aragón, s.a., pp. 161 - 190 ; Id., G. Navarro Espinach, *El Ducado de Milán y los reinos de España en tiempo de los Sforza (1450 - 1535)*, dans « *Historia. Instituciones: Documentos* », 27 (2000), pp. 155 - 181. Sur le commerce catalan, voir M. Del Treppo, *I mercanti catalani e l'espansione della Corona d'Aragona nel secolo XV*, Naples, 1967 et F. Melis, *L'area catalano - aragonesa nel sistema economico del Mediterraneo occidentale*, dans *La Corona d'Aragona e il Mediterraneo: aspetti e problemi comuni, da Alfonso il Magnanimo a Ferdinando il Cattolico*, Naples, 1978, pp. 191 - 209. Sur l'économie de Barcelone, voir A. Riera Melis et G. Feliu, *Les activitats econòmiques a la Baixa Edat Mitjana*, dans *Història de Barcelona*, dirigé par J. Sobrequés, Barcelone, 3, 1992, p. 173.

11. P. Racine, *Le trasformazioni sociali del XIII secolo*, dans *Storia di Piacenza II: Dal vescovo conte alla signoria (996 - 1313)*, Plaisance, 1984, p. 196 et sqq.



expansion<sup>14</sup>. En Catalogne, les Milanais exportent, à partir du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, de la guède de la plaine du Pô, utile à la production textile locale<sup>15</sup>. En revanche, les traces d'achats et de ventes de draps sont peu nombreuses, la production catalane étant trop semblable à la production lombarde et milanaise<sup>16</sup>. En effet, les draps « de Catalogne » et ceux « de Perpignan », achetés par les Milanais, étaient ensuite vendus en Afrique du nord plutôt qu'à Milan. Dans le rapport entre Milan et la Catalogne s'affirmait, pour ainsi dire, une forte complémentarité qui soutenait les industries citadines respectives.

Le démarrage de la manufacture toscane semble déterminé par des raisons analogues à celles qui, à Plaisance, avaient déterminé une reconversion considérable vers l'investissement foncier. En Toscane aussi, la crise du commerce et de la finance internationale est évidente : en témoignent les faillites en chaîne bien connues survenues entre 1279 et 1350. Les plus célèbres sont celles de 1340 - 1346, qui concernent de grands noms liés aux affaires internationales (Acciaoli, Bardi, Bonaccorsi, Corsini, Peruzzi), et c'est d'ailleurs l'ensemble des activités financières et commerciales qui étaient en train de s'affaiblir. Les raisons de cet affaiblissement ont des causes générales : la disparition (pendant la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle) de certains flux traditionnels du commerce international (foires de Champagne, marchés d'Afrique du Nord) ; la forte diminution de la population causée par les épidémies ; la crise des grandes villes portuaires auxquelles, comme nous l'avons vu, étaient liées, plus ou moins directement, les villes de l'intérieur<sup>17</sup>.

La ville de Sienne, malgré ses différences, présente une régression analogue à celle de Plaisance. Située sur la voie Romea/Francigena, définie par Ernest Sestan comme la ville « née de la route », elle avait pu exprimer des liens commerciaux de très grande portée et entreprendre des activités commerciales et financières

14. F. Melis, *La lana Della Spagna mediterranea e Della Barberia occidentale nei secoli XIV - XV*, dans M. Spallanzani (éd.), *La lana come materia prima. I fenomeni Della sua produzione e circolazione nei secoli XIII - XVII*, Florence, 1974, pp. 241 - 252 (réimprimé dans Id., *Mercaderes italianos en España, siglos XIV - XVI: investigaciones sobre su correspondencia y su contabilidad*, Seville, 1976, pp. 141 - 156).

15. F. Borlandi, *Note per la storia Della produzione e del commercio di una materia prima. Il guado nel Medio Evo*, dans *Studi in onore di Gino Luzzatto*, I, Milan, 1949, pp. 284 - 297.

16. Sur la production textile catalane, voir C. Carrère, *La draperie en Catalogne et en Aragon au XV<sup>e</sup> siècle*, dans M. Spallanzani (éd.), *Produzione, commercio e consumo dei panni di lana (nei secoli XII - XVIII)*, Florence, 1977, pp. 475 - 510 ; mais voir aussi, A. Riera Melis, *Els orogens de la manufactura tèxtil a la corona catalano-aragonesa (c. 1150 - 1298)*, dans *XVIII<sup>e</sup> Congrès d'Història de la Corona d'Aragó*, I, València, 2005, pp. 821 - 962.

17. Sur la crise des villes portuaires du XIV<sup>e</sup> siècle, voir B. Z. Kedar, *Mercanti in crisi a Genova e Venezia nel '300*, Rome, 1981.

sur de très grandes distances. Déjà actifs dans les foires de Champagne mais aussi dans les Flandres, en Angleterre, en Allemagne (Cologne, Magonza), en Lorraine, en France méridionale (Marseille, Nîmes, Montpellier) et occidentale (Bordeaux), durant la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, les Siennois, à travers la Tavola des Bonsignori, avaient pu compter sur des rapports privilégiés avec le Saint-Siège, tandis que les Angiolieri et les Salimbeni obtenaient les marchés des gabelles de l'Empire et prêtaient de fortes sommes d'argent au roi d'Angleterre.

Mais la structure de ces entreprises bancaires était à dimension familiale et presque monocratique (Orlando Bonsignori, par exemple, qui meurt en 1273, est un personnage tellement important qu'il est représenté par Ambrogio Lorenzetti dans les fresques du palais de la ville comme un véritable personnage public). Et c'est cette caractéristique structurelle qui constitue les limites de l'activité bancaire siennoise. Les rapports importants, de nature politique, qu'Orlando entretenait, vinrent à manquer et, en effet, à la mort de celui-ci la banque entra en crise<sup>18</sup>. Au XIV<sup>e</sup> siècle, certains tentèrent de revivre des expériences analogues (les Tolomei) mais les résultats furent négatifs. Désormais, le changement du cadre politique et la préférence de l'or sur les marchés financiers privilégièrent Florence. Et dans ce cas aussi, comme à Plaisance, il ne fut pas possible de transformer de manière sensible les chances du commerce et de la finance internationale dans les activités manufacturières. Sienne n'avait pas d'infrastructures utiles pour le décollage de l'industrie textile et elle manquait de cours d'eau et de ports qui auraient garanti une facilité de transports de marchandises vers des lieux lointains. De plus, le nombre d'habitants n'était pas comparable à la population de Florence. Par conséquent, à partir du début du XIV<sup>e</sup> siècle, nous assistons, également à Sienne, à de nouveaux types d'intérêts : l'agrandissement du *contado* demandait, par exemple, d'importants investissements pour favoriser l'activité agricole, vue avec un intérêt croissant par le pouvoir citadin, qui reconnaissait dans ces évolutions de l'économie une possibilité de richesse plus répandue parmi de plus grandes couches de la population. Et d'autres formes d'initiatives publiques firent leur

18. M. Cassandro, *La banca senese nei secoli XIII e XIV*, dans Carlo M. Cipolla, F. Cardini (éd.), *Banchieri e mercanti di Siena*, Sienne 1987, pp. 134 - 142 ; G. Piccinni, *Il sistema senese del credito nella fase di smobilitazione dei suoi banchi internazionali. Politiche comunali, spesa pubblica, propaganda contro l'usura (1332 - 1340)*, dans Ead. (éd.), *Fedeltà ghibellina, affari guelfi. Saggi e riletture intorno alla storia di Siena fra Due e Trecento*, Pise, 2008, pp. 209 - 289 ; G. Piccinni, *Sede pontificia contro Bonsignori di Siena. Inchiesta intorno ad un fallimento bancario (1344)*, dans A. Rigon et F. Veronese (éd.), *Letà dei processi. Inchieste e condanne tra politica e ideologia nel '300*, Atti del convegno di studi svoltosi in occasione della IX edizione del Premio internazionale Ascoli Piceno (30 novembre - 1 décembre 2007), Rome, 2009, pp. 213 - 246.

chemin, elles garantissaient localement les gains provenant de l'emprunt. Les Piccolomini le comprirent bien et, pour éviter la faillite, ils arrêterent leurs activités internationales et se convertirent à la finance publique. La dette publique, l'université, l'œuvre de la cathédrale et surtout l'hôpital de Santa Maria della Scala, qui avait déjà la fonction de banque publique avant 1348, constituaient de nouvelles possibilités<sup>19</sup>. Au XVe siècle nous pouvons ajouter à cette liste d'organismes, le Monte Pio, une forme de mont-de-piété qui, contrairement à ce qui arrivait ailleurs, n'était pas le fruit de l'initiative franciscaine<sup>20</sup>. Nous pourrions donc parler d'une tertiarisation de l'économie siennoise, favorisée par le besoin des privés qui devaient faire face à des prélèvements fiscaux croissants. Tout cela, afin de rectifier l'opinion traditionnelle qui veut que la ville de Sienne soit passée, en des temps records, de ses activités commerciales et financières à l'économie agraire. Et cela permet aussi de comprendre comment, à Sienne, des intérêts commerciaux à dimension internationale ont pu se poursuivre, comme le montrent certaines études sur des compagnies particulières du XVe siècle, et comme le rappelle aussi l'exemple des Spannocchi, actifs dans la Valence médiévale. Mais il est certain que, dans l'ensemble, la ville a poursuivi des objectifs au niveau local, contrairement à la période précédente.

Les exemples toscans (Florence) et lombards (Crémone) indiquent que les possibilités de développement de la manufacture supposent toutefois un intérêt pour la dimension commerciale, car l'industrie médiévale a également besoin de capitaux et de compétences commerciales, à partir du moment où elle est gouvernée par la figure du marchand-entrepreneur et qu'elle se sert d'un système « d'usine disséminée » que seul le marchand réussit à gérer dans son articulation complexe. Mais l'industrie manufacturière, qui s'était agrandie dans les villes de l'intérieur grâce au développement précédent des activités commerciales et financières, subit un temps d'arrêt au cours du XIVe siècle. Entre les années trente et les années quatre-vingts du XIVe siècle, le nombre de draps produits à Florence se réduit d'un tiers. La tendance des locations de boutiques et la diminution des inscrits aux corporations semblent confirmer les difficultés réelles et générales du secteur. En réalité, le début d'une production de luxe, donc de valeur plus importante, faisait le pendant à une réduction du nombre de draps sortis d'un nombre de boutiques plus réduit. De plus, à Florence, comme dans d'autres villes de l'intérieur (par exemple Bologne), on commença à développer la corporation

de la soie. Peut-être que ces nouveautés dégradèrent des villes engagées depuis longtemps dans ce type de production (Lucques, par exemple, verrait réduire de plus de la moitié ses exportations au cours de la première moitié du XIVe siècle), mais elles durent sans doute dédommager, au moins en partie, la réduction quantitative de la production textile traditionnelle.

Un autre phénomène, qui nous permet de ne pas limiter nos considérations aux chances productives de chacune de ces villes, est la tendance à décentraliser les manufactures qui porte à une espèce de spécialisation territoriale de la production ; cette tendance semble marcher de pair avec la liaison des formations politiques régionales. Si nous regardons encore une fois le secteur textile et la commercialisation des produits (pas sur le marché interne qui est plus difficile à mesurer), Milan, par exemple, voit une réduction de sa production textile vers la fin du XIVe siècle, attestée par la diminution importante des inscriptions à la corporation des marchands de laine fine tout au long du XVe siècle. Et dans l'État milanais, les villes assujetties ainsi que les centres mineurs, soutenaient la capitale de leurs productions lainières qui différaient de celles de Milan au niveau de la qualité. Commençaient alors une tendance à la formation d'un système dans lequel la complémentarité se résolvait par une prééminence de la ville capitale<sup>21</sup>. En effet, ce système alla de pair avec une politique fiscale et monétaire considérée oppressive de la part des centres mineurs, comme le montrent les plaintes fréquentes des marchands (et des producteurs de laine) de Parme de la seconde moitié du XVe siècle<sup>22</sup>. Dans ce nouveau contexte, Crémone pouvait continuer à être le centre le plus important pour les tissus de futaine en monopolisant, pour ainsi dire, un type de production qui, au cours du XIVe siècle, avait caractérisé différentes villes de la Lombardie. Dans l'ensemble, la production lombarde de tissus de coton sera la protagoniste de tous les marchés étrangers les plus importants de la fin du XIVe siècle : Espagne, Majorque, France, Italie centre-méridionale. Au XVe siècle elle commencera à subir la concurrence allemande, mais seulement de manière partielle étant donné la grande valeur de la production milano-lombarde qui utilisait du coton syrien.

Aussi, à Milan, la réduction de la production lainière fut-elle compensée par l'introduction de la corporation de la soie : en 1422, Filippo Maria Visconti appela une colonie de Florentins (Pietro di Bartolo)

21. Sur les caractéristiques du modèle économique de la Lombardie à la fin du Moyen-Âge, on citera S. R. Epstein, *Manifatture tessili e strutture politico-istituzionali nella Lombardia tardo-medievale. Ipotesi di ricerca*, dans « Studi di storia medievale e di diplomazia », 14 (1993), pp. 55 - 89.

22. R. Greci, *Leconomia urbana*, dans *Storia di Parma*, III/2 (*Parma medievale. Economia, società, memoria*), Parme, 2011, pp. 107 - 158 (et notamment pp. 155 - 157).

19. D. Balestracci, G. Piccinni, *L'ospedale e la città*, dans *Lo Spedale di Santa Maria Della Scala in Siena*, Pise, 1985, pp. 19 - 42

20. F. Melis (éd.), *Guida alla mostra internazionale di storia della banca, secoli XIII - XVI, Siena, Palazzo Salimbeni, 17 settembre - 10 dicembre 1972, nell'occasione del V centenario del Monte dei Paschi di Siena*, Siene, 1973.

pour commencer cette production, même s'il s'agissait au départ d'une production plus grossière, par rapport à celle de Lucques, de Florence, de Bologne et de Venise ; en effet, les *zendadi* (tissus très fins de soie) bolognais et les velours florentins continuèrent à arriver dans la ville lombarde. Avec la soie, au cours des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, d'autres productions encore acquièrent de la visibilité : le papier, le bois (dont Florence était la principale protagoniste), mais surtout l'industrie des armes, qui devint, à la fin du Moyen-Âge, l'industrie milanaise par excellence. Il s'agissait d'une production déjà florissante à Milan à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle (Bonvesin de la Riva parle de cent armuriers avec des ouvriers à leurs dépendances) ainsi qu'au XIV<sup>e</sup> siècle (Galvano Fiamma parle d'exportations d'armes et d'armures entre Sarrasins et Tartares) ; entre le XIV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle cette industrie dut répondre à une augmentation de la demande des marchés génois et vénitien, ainsi qu'à l'importante croissance des armées de rois étrangers et de princes italiens ; cette activité entraînait avec elle une dynamique considérable : l'industrie du cuir par exemple (selles, ceintures, brides) qui imitait, dans certains cas, les travaux catalans. C'est un véritable crescendo dans lequel plusieurs villes travaillent en synergie : à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle les armuriers milanais et ceux de la ville de Brescia produisent des centaines, voire des milliers d'armures, produit unique en Europe, célébré pour son excellente qualité. Ils atteignent Avignon, et d'Avignon la Catalogne, le sud de la France, Pise et Naples. Nous en savons moins sur la production de Brescia, mais il est certain qu'il s'agissait d'une production de série dirigée vers l'Italie du nord-est, Mantoue, Ferrare, Urbino, Venise. Et nous savons aussi que de nombreux milanais et bergamasques travaillent à Brescia, grâce aux estimations du cadastre de la ville (1388 - 1486). Pour toutes ces raisons, nous pouvons dire que Brescia présente dans ce secteur des compétences complémentaires à celles de Milan.

Nous assistons également à une décentralisation productive dans le secteur métallurgique (comme autrefois dans celui du textile), facilitée par le fait que les produits de taille réduite et quotidiens (aiguilles et semi-finis) requièrent des techniques de travail modestes ; les travailleurs viennent des campagnes et dans les vallées de Brescia se trouve une main-d'œuvre artisanale qui ne donne pas lieu à des dynasties<sup>23</sup>. Cependant, ce sont les produits exportés qui posent le problème des rapports entre villes et lieux de production extra-citadins. Brescia et Bergame, par exemple, contrôlent avec peine cette production et ce travail. Les vallées de Brescia (val Trompia) ont une certaine autonomie ; elles possèdent leurs mines et leurs arti-

sans qui sont aussi des commerçants puissants et qui traitent directement avec les milanais, outre la dépendance de la ville au domaine vénitien. Milan, en revanche, réussit à mieux contrôler sa voisine Brianza ; ici, la présence plus réduite de mines porte les artisans de ces vallées à se ravitailler à Milan, où ils vendent les produits une fois travaillés.

En définitive, un véritable district productif se profile dans ce secteur, faisant référence à plusieurs villes appartenant à des États différents. Les Missaglia, originaires de Brescia, arrivent à Milan à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle où ils deviendront les plus grands armuriers du XV<sup>e</sup> siècle<sup>24</sup>. Ils peuvent compter sur le grand marché de la capitale, mais aussi sur les protections du Duc, qui est leur commanditaire le plus important. Grâce à lui, ils ont des facilités pour construire des moulins à fer et ils sont inféodés aux terres proches des mines afin de faciliter leurs opérations. L'attraction vers Milan a des raisons commerciales et d'organisation. Bien qu'étant assujettie à Venise, Brescia regarde vers Milan où l'organisation corporative est différente et beaucoup moins rigide, ce qui signifie une plus grande autonomie et une plus grande liberté de commerce. À Milan, les Missaglia peuvent être des producteurs polyvalents et, de plus, être titulaires d'ateliers, gérer des mines, diriger des sociétés et commercialiser à leur compte leurs produits en installant des succursales à Naples et en Espagne. La corporation se limite à surveiller la qualité du produit. L'organisation productive est avantagée par cette plus grande liberté et permet une division accentuée du travail : beaucoup d'ouvriers, au service de marchands-artisans, sont payés à la pièce, ou spécialisés dans différentes phases productives ou dans différentes typologies de produits (cuirasses, jambières, manches, casques...), sans compromettre le résultat final. Ces mêmes travailleurs ont aussi plus de chances de carrière, courtisés qu'ils sont par les différents ateliers en ville et à la campagne.

Pour en revenir à la Toscane, il est nécessaire de nous concentrer sur la production textile de Florence qui, comme nous l'avons dit, connaît un grand développement et que, sous certains aspects, nous pouvons confronter avec la production d'armes de Milan.

Florence, dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, est l'une des plus grandes villes d'Italie et d'Europe, et compte environ 100 000 habitants. Cette situation lui permet de dépasser la crise des entreprises financières de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle ; l'activité commerciale des Florentins peut survivre en renforçant l'activité manufacturière. C'est en effet au marchand

23. F. Ménant, *La métallurgie lombarde au Moyen Age*, dans P. Benoit (éd.), *Hommes et travail du métal dans les villes médiévales*, Paris, 1988, pp. 127 - 161.

24. L. Frangioni, *Aspetti della produzione delle armi milanesi nel XV secolo*, dans *Milano nell'età di Ludovico il Moro*, Atti del convegno internazionale 28 febbraio - 4 marzo 1983, Milan, 1983, I, pp. 195 - 200 ; sur les Missaglia, voir aussi G. Barbieri, *Economia e politica nel ducato di Milano, 1386 - 1535*, Milan, 1938, p. 142 et sqq.

qui connaît bien les marchés que l'on destine la production ; c'est le marchand qui a des compétences et des capitaux pour pouvoir organiser ce que l'on appelle « l'usine disséminée ». L'atelier du lainier fait partie de cette usine ; dans cet atelier, semblable à un atelier d'artisan, on ne finalise pas tout le processus productif. La manufacture textile a également besoin d'un grand nombre de travailleurs salariés et de travailleurs indépendants qui travaillent à domicile, même dans les campagnes (fileurs et tisseurs). Une telle complexité comporte une scission entre capital et travail et la formation d'une hiérarchie entre les travailleurs<sup>25</sup>. Giovanni Villani, qui écrit au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, affirme que la production totale du secteur valait un million deux cents mille florins, à laquelle s'ajoutait le finissage de draps étrangers pour une valeur totale de trois cents mille florins : un tiers du total servait à payer le travail de la main-d'œuvre de plus de 30 000 florentins employés dans cette activité. En 1427, la population florentine n'est plus que de 40 000 habitants ; il est alors évident que la production textile, par rapport aux données de Villani, subit une diminution progressive, comme on l'a déjà dit, en l'espace de moins d'un siècle. Ces chiffres, qui nous sont donnés par Giovanni Villani, sont étonnants et nous font comprendre comment l'organisation du travail de cette activité montre de grandes différences par rapport à l'organisation de l'atelier d'artisan traditionnel du Moyen-Âge.

Les figures les plus importantes du système de production sont les teinturiers qui ont leur propre atelier et qui parfois sont associés à des marchands entrepreneurs ; eux aussi peuvent avoir des salariés sous leur dépendance, comme les foulons (qui louent les moulins de propriété publique ou corporative) ou les tisseurs (qui travaillent le plus souvent à domicile avec leurs propres outils ou ceux du marchand, attachés à ce dernier par de nombreux liens économiques). Les fileurs travaillent toujours à domicile et individuellement ; ce sont souvent des femmes qui intègrent cette activité au travail agricole ou au travail domestique. La plupart des salariés est concentrée dans l'atelier du lainier destiné à la vente (au rez-de-chaussée) et à différentes phases de travail (aux étages supérieurs) ; ceux-ci travaillent avec des instruments modestes : peignes et cardes, pinceaux, tables, romaines, caisses, hottes, coffres, outres. Grâce à cette organisation articulée et complexe, la corporation de la laine est l'une des plus importantes corporations florentines du point de vue économique si nous en croyons la liste fiscale de 1321.

Le développement exceptionnel de la Corporation de la laine demandait une organisation corporative

25. G. Cherubini, *I lavoratori fiorentini della lana fra solidarietà di mestiere e primo capitalismo*, in *Cofradías, gremios, solidaridades en la Europa Medieval*, XIX<sup>e</sup> Semana de Estudios Medievales (Estella, 20 - 24 juillet 1992), Pampelune, 1993, pp. 101 - 112.

particulière, capable de freiner les aspirations d'acteurs de la cité des différentes catégories sociales, ainsi que leurs revendications salariales, qui devinrent de plus en plus fréquentes lorsque le secteur connut des difficultés et que l'intérêt des marchés tendait par conséquent à décharger l'effet de la crise commerciale sur ces mêmes subordonnés et salariés. Les travailleurs de la laine, selon les données du cadastre florentin du XV<sup>e</sup> siècle, sont une catégorie différenciée : certains possèdent une maison et de la vigne, d'autres le métier à tisser, d'autres encore louent les moulins à foulon, enfin certains possèdent les séchoirs (à partir de 1400, la corporation commença à acheter systématiquement ces installations)<sup>26</sup>.

Les fileurs, les batteurs et les cardeurs, après l'échec de la révolte des Ciompi (1378), vivent généralement dans des conditions bien plus pénibles. Les déclarations des contribuables sont désespérées et leur condition sociale est très basse. Cependant, au XV<sup>e</sup> siècle, la situation s'ajuste grâce à la prolétarisation progressive de la plus grande partie de cette main-d'œuvre que les prédicateurs (S. Antonino) stigmatisent du haut de leur chaire s'ils ont des comportements jugés frauduleux.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, en revanche, tout semblait plus fluide, même si la corporation lainière, formée par les marchands, possédait une juridiction sur tous les travailleurs du secteur grâce au contrôle de l'Officier étranger qui, en cas de litiges au travail, n'accordait pas de droit d'appel aux subordonnés.

Les travailleurs, s'inspirant de l'organisation corporative, prétendaient au droit d'association et avançaient des revendications salariales. Le cardeur Ciuto Brandini (1345), soutenu par des révoltes populaires, fut condamné à la peine capitale et le juge exprima dans sa sentence toute son opinion négative sur cet homme, considéré comme un subversif envieux des richesses de ses concitoyens. L'évolution de la manufacture avait créé une main-d'œuvre dangereuse.

Le nombre de mécontents était considérable par rapport à une population citadine d'environ 55 000 habitants, si l'on considère que les trois nouvelles corporations nées en 1378, après la « Révolte des Ciompi », regroupaient bien 9 000 personnes, sans compter celles des fabricants de pourpoints et des teinturiers (dans lesquelles confluèrent aussi d'autres métiers) qui en regroupaient 4 000<sup>27</sup>.

26. A. Doren, *Die florentiner Wollentuch industrie vom 14. bis zum 16. Jahrh undert*, Stuttgart 1901; voir néanmoins F. Franceschi, *Oltre il « Tumulto ». I lavoratori fiorentini dell'Arte della Lana fra Tre e Quattrocento*, Florence, 1993.

27. Sur ces questions, voir A. Stella, *La révolte des Ciompi. Les hommes, les lieux, le travail*, Préface de Ch. Klapisch-Zuber, Paris et F. Franceschi, *I 'Ciompi' a Firenze, Siena e Perugia*, dans M. Bourin, G. Cherubini, G. Pinto (éd.), *Rivolte urbane e rivolte contadine nell'Europa del Trecento: un confronto*, Florence, 2008, pp. 277 - 303.



La « Révolte » représenta la dernière tentative de cette main-d'œuvre pour se soustraire au processus de prolétarianisation. Les révoltés ne désiraient pas tant des augmentations de salaire, car leurs conditions de vie de travailleurs pendant ces années-là étaient meilleures que quelques décennies auparavant, qu'une amélioration de leurs droits (par exemple l'abolition de l'Officier étranger) et le droit de se constituer en corporation afin d'avoir des représentations politiques qui soutiendraient la centralité de la question sociale. Ils réclamaient aussi une programmation économique qui leur garantirait des investissements sûrs dans le secteur lainier (vingt-quatre mille pièces par an) en plus de mesures fiscales et d'approvisionnements plus favorables aux classes des travailleurs. Tout cela épouvanta les entrepreneurs et la classe dirigeante citadine et provoqua l'échec du mouvement ainsi que sa répression.

L'observation du secteur textile rend donc particulièrement évidents les changements des villes manufacturières du bas Moyen-Âge. Et, en général, la crise économique du début du XIVe siècle produit des changements importants dans l'atelier artisanal, traditionnellement formé de maîtres et d'apprentis.

Les changements concernent soit les apprentis (pour lesquels la période d'apprentissage devient de plus en plus longue), soit les subordonnés qui, même s'ils ont terminé leur apprentissage, ne peuvent espérer un travail autonome et deviennent ainsi dépendants d'un titulaire d'atelier (ils n'entrent pas, pour cette raison, à plein titre dans la corporation)<sup>28</sup>.

Pour résumer et pour reprendre les questions que nous avons évoquées au début, on peut donc dire :

28. R. Greci, *Corporazioni e mondo del lavoro nell'Italia padana medievale*, Bologne, 1989.

1. les villes de l'intérieur constituent, au cours du bas Moyen Âge, des systèmes économiques complexes,

2. ces systèmes internes, à travers leurs pointes les plus avancées, gravitent fortement sur les villes côtières qui, au départ, garantissent l'expansion des activités commerciales et financières et qui, ensuite, soutiennent leur conversion aux activités manufacturières (l'exemple de Florence, de sa conquête de Porto Pisano et de son exploit maritime est très éloquent),

3. dans le système des villes, les rapports entre les économies locales sont à hiérarchie plurielle et variable et dépendent aussi des rapports politiques s'étant créés dans l'intérieur du système tout entier,

4. il est difficile de considérer séparément le développement commercial et le développement manufacturier car les deux, même dans leurs transformations, marchent de pair,

5. la production manufacturière transforme l'organisation corporative et génère des catégories de travailleurs salariés de plus en plus vastes et des formes évidentes de prolétarianisation.

Pour conclure, on peut affirmer que la dimension économique, malgré les variations et les différences politiques de l'Italie et des pays méditerranéens, a maintenu et renforcé, au cours du bas Moyen-Âge, des éléments de cohésion, des expériences de collaboration et de complémentarité (je dirais même d'intégration) entre les élites marchandes. Mais cette dimension économique a aussi produit, si nous regardons le corps social dans son ensemble, des divisions qui deviendront structurelles et insurmontables, beaucoup plus profondes que les divisions politiques de l'âge communal.